



« Je persiste »

Par **Jean Peyrelevade**

Libération, 6 avril 2007

Gauche, que de bêtises proférées en ton nom ! Je voudrais ici convaincre les électeurs concernés de ne pas laisser leurs votes dépendre de tant d'affirmations erronées. «Le troisième homme, c'est Le Pen», a dit François Hollande, contrairement à l'évidence. Ah, comme il aurait aimé que la candidature de François Bayrou fût de simple témoignage. Eh bien, c'est raté. Celui-ci n'est pas seulement d'ores et déjà le troisième homme, il court pour être parmi les deux finalistes à l'issue du premier tour et espère terminer en vainqueur après le second.

Dans cette hypothèse, à laquelle paradoxalement leurs commentaires donnent corps, les appareils installés de droite et de gauche soutiennent à l'unisson que François Bayrou n'aurait pas de majorité pour gouverner. Comme si la double existence de l'UMP et du PS était une donnée intangible de la République, comme si les partis jamais ne pouvaient s'étioler, se diviser voire disparaître faute de comprendre l'évolution du pays, comme si leurs responsables entendaient oublier que, fort de la confiance populaire, un président de la République venant d'être élu au suffrage universel peut, aux législatives qui suivent aussitôt, déplacer des lignes devenues anachroniques et fonder ainsi une nouvelle majorité.

François Bayrou est un homme de droite dit le PS, ce que l'UMP s'empresse de confirmer. La gauche officielle le repousse, la droite officielle entend l'assimiler. Proclamation ne vaut pas démonstration. On devrait sans doute juger sur pièces, projet par projet, pour savoir où chacun se situe exactement. Est-il de droite le seul candidat qui refuse la démagogie des promesses non financées, qui veut sortir l'Etat de l'impuissance à laquelle le condamnent un déficit et une dette devenus insupportables ? Mais, à vrai dire, dans un système qui, d'une élection à l'autre tend à se répéter à l'identique (gauche, droite, gauche, droite) sans parvenir à résoudre un seul des grands problèmes du pays, la différence subversive de qui refuse de marcher à ce pas trop bien cadencé suffit à en faire la cible de tirs croisés. Le renvoyer par la force des mots dans l'un des deux camps constitués («entre la gauche et la droite, il n'y a rien», dit François Hollande), c'est le faire disparaître dans sa singularité. Tel est bien, des deux côtés, le but recherché. Cependant, si seuls les candidats de l'UMP et du PS sont politiquement légitimes pour se disputer le second tour de l'élection présidentielle, qu'attend-on pour officialiser le régime des partis, dont on avait cru comprendre que la Constitution de 1958 entendait marquer la fin ? Et à quoi sert le premier tour si les deux finalistes sont prédésignés ?

François Bayrou aurait un autre défaut : sa présence empêcherait le déroulement d'un vrai débat, projet de société contre projet de société, gauche contre droite, entre qui veut punir les riches de l'être trop et qui veut outrageusement les favoriser. Belle contradiction dans les propos de ces deux prétendants, pour l'instant encore en tête des sondages, qui entendent tout à la fois en découdre et devenir d'un même souffle, à la seconde même de leur élection, président ou présidente de tous les Français. Croit-on le rassemblement possible quand une moitié du pays a préalablement écrasé l'autre, dans les vivats des vainqueurs et les pleurs des vaincus ? Quand chaque alternance est vécue comme une revanche ? Quand chaque victoire électorale sonne comme l'écho lointain et assez ridicule de quelque révolution ou restauration ? Si la nation a vraiment envie d'être rassemblée (hypothèse aujourd'hui plausible), la voie la plus simple, la seule voie n'est-elle pas de lui proposer, dès avant l'élection, un projet en ce sens ?

Je m'adresse tranquillement à mes amis de gauche, aux électeurs de gauche : acceptez le principe de réalité. Lionel Jospin craint que le vote Bayrou n'empêche la gauche officielle d'être présente au second tour. Encore faudrait-il qu'elle mérite de l'être. Ne nous trompons pas de vocabulaire : François Bayrou n'est pas l'adversaire de Ségolène Royal mais son concurrent. Le premier tour de l'élection présidentielle sera à cet égard une vraie primaire : ces deux candidats ont chacun qualités et défauts, forces et faiblesses.

La seule question qui vaille est : lequel peut l'emporter face à Nicolas Sarkozy ? Je pense que Ségolène Royal, victime des divisions internes de la gauche et du PS, privée des forces disparues de la social-démocratie, dans l'incapacité d'incarner un vrai projet de gouvernement, est déjà battue avant même l'entrée du dernier virage. Je pense que François Bayrou, au réformisme sérieux et cohérent, peut gagner dans la dernière ligne droite. Je vote donc François Bayrou.

« Je persiste »

Versac, 6 avril 2007

Sarkozy a fait ce soir un grand discours à Lyon. Dans ce style des grandes phrases qui manient l'homme de paille en permanence. La dénonciation du laisser-aller, du déclin, du tout fout le camp, le rappel de ce qu'était, avant, l'école. La restauration de la fierté nationale. Ces listes alignées de constats qui n'en sont pas, de volontés qui font écho dans le cœur de personnes qui croient effectivement que tout fout le camp, que c'était mieux avant, que, oui, avec lui on va en quelque sorte retrouver ce qu'était la France.

Du Guaino. Chirac en pleine forme. Il y a du vrai dans ce qu'il dit. Moi aussi, cette repentance m'insupporte. Mais elle est, je le crois, confinée, et pas générale. Ce n'est pas un combat. Mettre à ce point en valeur la repentance, qui ne concerne que quelques minorités actives, c'est encore un homme de paille, un faux combat. Qui permet un positionnement, une flatterie, qui, je persiste, m'insupporte. L'expression des désirs de prise en compte de

minorités est inhérent à une démocratie providentielle. S'en offusquer, c'est nier le problème, c'est entretenir un mythe identitaire qui est faux.

Je ne suis pas un antisarkozyste. La vidéo « le vrai sarkozy » est une vulgaire caricature. Les "racailles", c'était monté et mauvais. Mais la dérive démagogique du candidat, toujours plus dans la basse flatterie à mesure que l'on s'approche de la fin de la campagne, est inquiétante. Je suis un vilain « bobo parisien qui ne passe pas le périph », me dira-t-on. Et c'est typique de la rhétorique, de l'attitude sarkozyste, ça : le pays réel contre les élites. La vraie vie, qu'il incarne. C'est un mythe. Sarkozy n'a rien fait pour changer le système. Son discours de ce soir est profondément réactionnaire. Rempli de retour. De c'était mieux avant. De vraie France contre fausse.

J'aimais bien le Sarkozy au projet plus libéral. Il avait un espace, une proposition possible, respectueuse, pour tous ceux qui sont "en déshérence". Une proposition de responsabilité, avec soutien respectueux, et exigence de la communauté. Mais je crois qu'il n'est pas cela. Qu'il a remplacé cette idée libérale par ses penchants autoritaires. Que sa caricature et ses assimilations ne mènent qu'à la division, logique, fatale.

J'ai adoré, ce soir, ce petit passage : « Depuis trente ans, ce sont des commissaires européens, des dirigeants de Banque Centrale, des cabinets ministériels, des grands corps, des experts qui pensent à votre place, décident à votre place. » Voilà la liste. Des honnis. Des sales. De ceux qui doivent être écartés. Les vilains. les méchants. Je suis surpris de n'y point voir la mention des énarques. Je m'étonne vaguement de ce que Nicolas Sarkozy semble avoir pourtant, depuis trente ans, participé à ces systèmes, soutenu ses fondations, rien fait ni ouvert la parole pour remettre en cause les commissaires, moins puissants que les chefs d'Etat et les gouvernements, rien fait pour modérer son cabinet et ses experts, lui qui a créé des observatoires, rien fait contre les « grands corps ».

Oh, Nicolas Sarkozy n'a pas le monopole de la dénonciation des élites. C'est sûr, c'est plus qu'à la mode. Un président seul devant les citoyens doit faire croire que. Ségolène Royal est dans un registre propre, et François Bayrou en a eu son lot aussi. Mais les dénoncer ainsi. Faire croire que ce sont eux qui gouvernent, quand c'est faux, et que son élection changera tout ça me fait vraiment penser à une imposture totale.

Ce soir, comme depuis quelques semaines, depuis qu'il a entonné son refrain sur l'identité nationale comme couplet unique de sa chanson, j'ai compris que ce ne serait pas lui, car il est des arbitrages que je ne peux pas faire.

© à qui de droit